



Simenon transatlantique

PAR JEAN GODEAUX

Le 11 mars 1952, en fin de matinée, le paquebot *Liberté (ex-Europa)* s'extrait du *pier* de la French Line, entouré du concert des sirènes des remorqueurs qui l'aidaient à la manœuvre, réputée délicate, pour gagner le milieu de l'Hudson River, puis la baie de New York et enfin le grand large. Destination : Le Havre.

Il y avait parmi les passagers un jeune économiste belge qui rentrait en congé en Europe, accompagné de sa jeune femme et d'un joli bébé de quatre mois. J'étais le jeune économiste. Je suis toujours accompagné de ma femme et le bébé est aujourd'hui l'aînée de mes cinq enfants, ma fille Hélène. Nous rentrions en congé, je l'ai dit. C'était notre premier congé « en famille ». Il y avait dans la cale une belle Chevrolet décapotable dont j'étais très fier, qui allait nous promener dans l'« Europe aux anciens parapets » et qui allait, à n'en pas douter, épater mes copains et les témoins de ma jeunesse parcimonieuse.

Traverser l'Atlantique en première classe à bord d'un paquebot de la Transat, c'est une expérience paradisiaque dont je peine à trouver et même à imaginer l'équivalent aujourd'hui. C'est mieux qu'une croisière. Celle-ci est une jouissance auto-centrée, sans finalité autre qu'elle-même, tandis que la traversée c'est une parenthèse, une suspension du temps, arrachée au labeur et au « système ». Bref, nous étions euphoriques.

Un regard à Bedloe's Island et à la Statue de la Liberté. On gagne la plage arrière pour regarder encore une fois le profil de la « ville debout » qui stupéfiait Bardamu. La félicité commençait !

Elle commence par le déjeuner, que nous prenons en tête à tête. Non loin de nous, une table où déjeunait un couple auquel je trouvais un air quelque peu « rustique ». Elle, avec des tresses nouées autour de la tête. Lui, affable, empressé et, m'avait-il semblé, modeste.

Le repas — fort bon — terminé, nous quittons la table. Le couple « rustique » aussi. Nous nous retrouvons dans l'ascenseur pour regagner nos cabines. Nous nous présentons : « Simenon » dit-il. Alors saisi par le génie de la gaffe, je lui demande : « Vous êtes parent de l'écrivain ? » Un peu narquois, mais pas du tout hautain, il répond : « Je suis l'écrivain. » Je n'avais pas encore appris que si on a gaffé, mieux vaut ne pas essayer de se rattraper et passer à autre chose, « glisser ». Le génie de la gaffe ne me lâche pas : « Vous revenez d'un voyage aux États-Unis. J'ai lu beaucoup de vos livres. Avez-vous été traduit en anglais ? » Cette fois-ci, plus vivement, mais toujours sans hauteur : « Monsieur, j'ai les plus forts tirages de l'édition américaine. »

Cette entrée en matière aurait pu n'augurer rien de bon. Au contraire. Il y a sans doute un dieu pour les gaffeurs. La fraîcheur d'âme que révélait ma propension à la gaffe l'a peut-être séduit. À l'évidence, je n'étais pas de ces arrivistes dont le premier soin à bord est de consulter la liste des passagers pour y découvrir les célébrités avec lesquelles tâcher d'être vu, et si possible, photographié — voire avec qui être invité un soir à la table du commandant.

J'avais été frappé par son accent liégeois. Je savais bien que l'accent liégeois est inusable, même quand on ne s'en sert pas. Mais tout de même, après tant d'années à l'étranger, c'était frappant ! J'ai trouvé le moyen de glisser que j'étais né à Liège. Cela a peut-être aidé.

J'ai eu, cet après-midi-là, quelques sujets de méditation. Ainsi donc, j'avais rencontré l'auteur du *Chien jaune*, des *Fiançailles de M. Hire*, du *Testament Donadieu*, de *L'Homme qui regardait passer les trains*, de *Trois Chambres à Manhattan*, de *Lettre à mon juge* et de quelques autres romans dont des images s'étaient imprimées dans ma mémoire d'adolescent et de jeune adulte ! (Je dis aujourd'hui des « images » pour ne pas dire des « atmosphères » dont j'ai su par la suite que l'agaçait cette expression si souvent employée à propos de ses romans.) Quel dommage, pensais-je, d'avoir peut-être gâché cette rencontre par une propension juvénile à parler, à meubler d'éventuels silences dans la conversation !

Mais à l'âge que j'avais alors, on n'est guère enclin au tracassin. Nous avons repris notre active flânerie de passagers. C'est un travail ! Car la micro-société que constituent les passagers d'une traversée crée rapidement ses rites, qu'il faut rapidement assimiler et dans lesquels il faut s'insérer.

Nous avons donc promené notre joli bébé dans son landau sur les ponts ouverts et, à l'heure rituelle, pris le thé. Simenon nous aperçoit. Il trouve notre bébé joli. Nous apprenons ainsi que la femme aux tresses est Denyse et qu'ils ont avec eux Johnny, un petit garçon de trois ans, que nous trouvons joli aussi. Ainsi, à la commune naissance liégeoise, s'ajoute un autre lien : l'intérêt pour les jolis bébés dont on est le père.

Je découvre aussi que Simenon connaît et aime l'Amérique, qu'il y vit depuis 1945, qu'il a fait un voyage en automobile en convoi de deux voitures, du Maine à la Floride, qu'il a vécu à Tucson, Arizona, puis à Lakeville, Connecticut. Il parle des États-Unis avec sympathie, sans dédain, comme s'il venait de lire *Tintin en Amérique* ou *Zig et Puce à New York*.

Il devait un jour confier que ses années américaines avaient été « l'étape la plus importante de [sa] vie ».

Depuis 1945, je m'étais surtout occupé de ma carrière, moins de la littérature. Je m'intéressais d'ailleurs plus aux livres qu'aux auteurs. Je n'avais donc pas connu, ou

très peu, les aventures de Simenon après la Libération, ses démêlés avec l'épuration et sa « fuite » aux États-Unis. D'où mes gaffes initiales mais aussi ma curiosité pour ce que cet homme, célèbre et riche, et si européen, avait à dire de la société américaine que je découvrais pour ma part depuis deux ans.

J'ai écouté Simenon avec une grande curiosité. J'étais, de plus, touché qu'il soit prêt et trouve intérêt à me parler, à me raconter son expérience américaine, drue de notations concrètes et d'évocations précises. Ce n'était pas un intellectuel que j'écoutais, mais un vivant, un voyant, pas un « important » qui aurait voulu m'épater, pas un « grand écrivain » mais un Liégeois comme je me figurais l'être. « Au fond, a-t-il écrit un jour — à Gide probablement —, je n'ai jamais cru à l'importance de ce que j'écrivais. »

Aujourd'hui encore, cinquante ans plus tard, je me demande ce qui m'a valu de recevoir, ou d'entendre, cette confidence, non formulée, mais que révélait la candeur et l'« immédiateté » de ses réflexions sur la vie américaine, sans quelque référence que ce soit à son œuvre.

Le rituel du bord se poursuivait. Après le thé, il fallait, retour en cabine, se bichonner pour le dîner précédé de l'apéritif. Apéritif donc, au bar décoré par Noyon. Nouvelle rencontre avec les Simenon : « Venez donc, on va prendre un verre ensemble. » Alors là ! Le champagne, le meilleur ! Tout cela sans ostentation, pas du tout « nouveau riche ». Il nous donne l'impression, enivrante pour notre âge, de prendre un vrai et sincère plaisir à boire et bavarder avec nous.

Ainsi la vie s'organise à bord. On prend ses habitudes. Le soir on écoute Dizzy Gillespie offrir un récital aux passagers. On a son « café du Commerce ». Le champagne, offert par Simenon, est devenu une rassurante coutume.

Un jour, un matin plus exactement, Simenon me confie qu'il a découvert un problème à bord. Une veuve (ou une divorcée) canadienne, spectaculairement riche, a embarqué à New York avec une immense Cadillac — à moins que ce ne soit une Lincoln — et une fille adolescente, fraîche et jolie — la typique petite fille

riche du cinéma. La mère s'évapore sous la chaleur des compliments de quelques séducteurs désœuvrés et futiles. Mais la fille est devenue la cible d'un dragueur, un « *wolf* » comme on disait aux États-Unis à cette époque. « La mère est une folle, me dit Simenon, mais la fille est une sotte. Elle n'aura que des regrets. Je connais la vie. Il faut empêcher ça. Nous devons contrecarrer les plans de ce dragueur. J'ai entendu qu'il lui donnait rendez-vous demain à dix heures à la piscine. Je vous propose que nous y soyons. » Nous y fûmes. J'ai oublié les détails.

J'avais trouvé un peu paradoxal que Simenon, l'« homme aux dix mille femmes », se soucie de protéger la vertu d'une oie blanche, d'une pucelle. Mais j'avais admiré l'attention portée par le romancier à ce qui l'entourait, le regard aigu qu'il portait sur les choses. Jacques Drouin, le neveu de Gide, avait noté l'« acuité fouineuse, fureteuse du regard de Simenon ». Et puis, il a écrit un jour quelque part : « J'ai aussi, voyez-vous, la peur de faire de la peine. » Confiance paradoxale quand on connaît la suite de sa vie. Mais la découverte tardive de cette peur a éclairé pour moi le souci qu'il manifestait pour la vertu de cette jeune fille et qui n'était pas seulement le désir malicieux de contrarier les projets du dragueur. Quant au regard « fouineur, fureteur », ce n'est pas si simple. Simenon avait écrit à Gide : « [...] j'ai horreur de l'observation. Il faut essayer. Sentir. Avoir boxé, menti, j'allais dire volé. Avoir tout fait, non à fond, mais assez pour comprendre. » Assez pour comprendre. Je crois que cela s'appelle l'empathie...

C'est cela qui m'a frappé chez lui. C'est cela que je retiens de ces six jours passés ensemble.

Un jour, il a bien fallu que la parenthèse se referme, qu'on arrive au Havre. Il fallait bien débarquer. On a débarqué la grosse Cadillac, la veuve canadienne et sa fille dont je suppose qu'elle était toujours pucelle. On a débarqué ma belle Chevrolet. Simenon, lui, était attendu par une meute de photographes et de journalistes. Nous nous sommes quittés. Nous ne nous sommes jamais revus. Mais j'ai gardé un souvenir très vivant de cette rencontre, de cette parenthèse de la traversée où le temps était suspendu. J'en ai tiré des questions toujours ouvertes sur le « mystère Simenon ».

Simenon venait en Europe, notamment pour être reçu dans votre compagnie. Vous lui avez rendu le goût de l'Europe, puisque peu après il allait quitter l'Amérique et entamer les étapes de sa vie qui allaient le mener de Cannes au château d'Echaudens, à Epalinges et puis à Lausanne où s'achèverait sa vie. Une vie que ses derniers écrits ont révélée, effroyablement complexe, déchirée et solitaire. Pour moi, c'est un homme heureux que j'ai connu. Je ne savais pas, mais je devinais, qu'avec Denyse, il connaissait pour la première fois ce qu'on appelle la « passion ». La suite, on ne pouvait pas l'imaginer. Rien ne laissait penser qu'elle allait « s'enfoncer dans l'alcoolisme et la névrose ».

Ces quelques impressions ne sont guère à la hauteur des délibérations de votre compagnie. Je vous les ai communiquées avec ferveur et avec reconnaissance. Elles sont peut-être comme l'œuvre de Simenon, où « tout est vrai mais rien n'est exact ». Reconnaissance de m'avoir donné l'occasion de relire cette œuvre et de me convaincre que Gide avait raison quand il écrivait : « Je tiens Simenon pour un grand romancier : le plus grand peut-être et le plus vraiment romancier que nous ayons en littérature française aujourd'hui. » Henry Miller, qui fut proche de lui sur plusieurs plans, lui avait écrit : « Il y a une “ tendresse ” chez vous qu'on ne trouve pas assez chez les écrivains français. Est-ce le côté belge ? » Je dirai plutôt le « côté liégeois ».

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Jean Godeaux, *Simenon transatlantique*. Séance publique du 23 novembre 2002 : Georges Simenon, le passager du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/23112002/godeaux.pdf>>